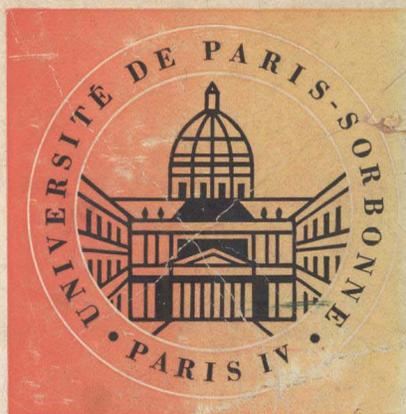


CENTRE DE
CORRESPONDANCES
DU XIX^e SIÈCLE

lettres d'alexandre dumas à mélanie waldor

SITAIRES DE FRANCE

CLAUDE SCHOPP



*Lettres d'Alexandre Dumas
à Mélanie Waldor*

Centre de Recherches, d'Études
et d'Éditions de Correspondances du XIX^e siècle
de l'Université de Paris - Sorbonne (Paris IV)

Correspondances

Lettres
d'Alexandre Dumas
à Mélanie Waldor

Textes réunis, présentés et annotés par
CLAUDE SCHOPP

Ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres



Presses Universitaires de France

ISSN 2 13 037343 7
ISSN 0290-6945

Dépôt légal — 1^{re} édition 1982, juin

© Presses Universitaires de France, 1982
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Introduction

« Dans la femme qu'on aime est tout notre génie »

A. DUMAS, *Préludes poétiques*.

Le 3 juin 1827, Mathieu-Guillaume-Thérèse Villenave, érudit et publiciste de réputation, donnait à l'Athénée de la rue de Valois un cours d'histoire littéraire de France.

La conférence terminée, le poète Cordellier-Delanoue présenta à l'orateur et à sa famille un jeune employé des bureaux du duc d'Orléans, littérateur à temps perdu. Une invitation à venir prendre une tasse de thé leur fut adressée. Les Villenave habitaient au 84 de la rue de Vaugirard et le nouveau venu, « en sa qualité d'étranger, eut le poste d'honneur, c'est-à-dire qu'il donna le bras à la fille des Villenave » (1).

Il avait à peine vingt-cinq ans ; elle, trente et un. Ils se nommaient Alexandre Dumas et Mélanie Waldor : ils s'aimeront quatre ans durant. Les lettres que nous présentons constituent le témoignage fragmentaire d'une passion qui fut à la fois banale et exemplaire.

L'union de deux êtres suppose la mise en regard de passés dissemblables (« avant toi ») que la tentative amoureuse s'efforce de réduire en un présent et un avenir communs (« maintenant et toujours »).

ALEXANDRE

Gloire et dénuement

« Je suis intimement lié avec A. Dumas, le fils du général, jeune poète dont on va recevoir une tragédie romantique aux

(1) A. DUMAS, *Mes Mémoires*, éd P. JOSSERAND, Gallimard, 1954-1968, t III, chap CXV

Français » (2) : en 1827, Dumas est encore défini par son ascendance glorieuse. Il avait trois ans et demi à la mort de son père, premier événement à avoir impressionné la conscience du jeune Alexandre. L'amour qu'il éprouvait pour lui « n'était-il qu'un naïf étonnement pour sa structure herculéenne et pour sa force gigantesque... une enfantine et orgueilleuse admiration pour son habit brodé, pour son aigrette tricolore et pour son grand sabre... » (3) ? Qu'importe désormais si Napoléon a expulsé le général de l'Histoire, il subsiste dans l'imaginaire de son fils, comme dans un Panthéon, accompagné des attributs de la gloire qui

« .. lui sourit comme un ange des cieux,
 « Et, jeune aiglon, il fixe, indigné de sa chaîne,
 « Sur le char du soleil un œil audacieux » (4).

La chaîne retient le jeune Dumas au siècle, au réel — à la famille maternelle qui assure, tant bien que mal, les conditions matérielles de son existence et l'apparente à une classe sociale bien définie. Le grand-père, Claude Labouret, appartient à la petite bourgeoisie du négoce. Trop honnête ou trop peureux pour acquérir des biens nationaux, il en a été réduit, à la suite du marasme du commerce, à vendre l'hôtel de l'Écu de France à Villers-Cotterêts et à se retirer dans la maison de la rue de Lormet où naît Alexandre. *Mes Mémoires* découvrent le lent processus de paupérisation qui accule, après la mort du général et l'extinction de son traitement de retraite, la famille au dénuement (5). Le défaut d'argent charge d'ombres le paysage idyllique de l'enfance et de l'adolescence, ronge le présent vécu cependant dans l'allégresse et barre les voies de l'avenir : Alexandre est un enfant sans espérances. Le découragement, les larmes, le désarroi de Mme Dumas impriment une teinte de mélancolie sur le merveilleux printemps de Villers-Cotterêts dont le cœur de Dumas portera à jamais le deuil. Le pouvoir d'achat décroît inexorablement, ce qui entraîne un déclassement dans la société de la petite ville. Les logements deviennent plus modestes. Il y a dans un bourg comme dans la grande ville une topographie de la misère, seulement les scènes de la vie de province n'ont de spectateurs que de premières loges. L'appauvrissement et son cortège d'humiliations ne sauraient se dissimuler. Le départ

(2) Lettre de I. Galloix, citée dans V. HUGO, *Littérature et philosophie mêlées*, édition critique établie par A. R. W. JAMES, Klincksieck, 1976, t II, p 470.

(3) A. DUMAS, *Mes Mémoires*, t I, chap XX

(4) A. DUMAS, *Souvenir, Preludes poétiques*, Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul.

(5) A. DUMAS, *Mes Mémoires*, chap XX, XXIV, XXXII, XLVI, LXIV, LXIX, XCVIII

de Dumas pour Paris, son entrée dans les bureaux du duc d'Orléans peuvent se comprendre comme une fuite du fils d'abord, de la mère ensuite, devant la pitié et le mépris que la pauvreté inspire. Aussi, à peine installé dans son bureau, Dumas fait savoir à tout Villers-Cotterêts — par l'entremise de son ami, l'architecte Joseph-Théodore Oudet — qu' « il gagne de 1 200 à 1 500 francs par an » (6).

Cette régression dans l'échelle sociale, due à des avatars individuels, s'accomplit alors que la classe d'origine, la bourgeoisie, connaît une irrésistible ascension, s'emparant du pouvoir économique sous l'Empire et la Restauration, du pouvoir politique sous la Monarchie de Juillet.

Ce double mouvement opposé, cette contradiction sont porteurs de rancœur : il est plus difficile encore d'être vaincu parmi les vainqueurs que vaincu parmi les vaincus. La plus élémentaire solidarité est repoussée. Dumas pourra se vouloir aristocrate, peuple, nègre, mais jamais bourgeois... Cet homme heureux ne pouvait cependant être une conscience malheureuse ; il se démarque certes de la bourgeoisie, mais ne lui voue qu'une haine oubieuse. C'est avec l'argent qu'il règle ses comptes. A l'inverse des épargnants du romantisme (Hugo, Vigny) qui thésaurisent, Dumas dilapide, jouit de l'argent. Il en change le signe : la source des douleurs de l'enfant devient source des plaisirs de l'adulte. Il le quête avidement pour mieux le rejeter. Il le hait autant qu'il le désire.

Mais en 1827, il est, comme sa mère, « sans fortune et sans pension » (7), l'argent, comme la gloire, n'est pour lui qu'attraction. Rejeté par sa classe d'origine, il prend conscience que son seul espoir de la rejoindre réside dans la possession de l'argent.

A nous deux Paris

Dumas a dix-neuf ans. Il a reconnu ses aspirations : « Cet espoir c'était [...] pour moi une carrière semée de roses et de billets de banque » (8). La gloire et l'argent. Il croit savoir comment y parvenir : « Grâce à nos deux vaudevilles et à notre drame, nous [A. de Leuven et moi] détournons une branche de ce pactole qui, dès 1822, arrosait les terres de M. Scribe. » Les jeunes gens ne misent plus sur le rouge, ni sur le noir. Juhen se convertit en Lucien. Les aspirations ne varient pas, seule la médiation diffère. La littérature maintenant mène à la gloire et à l'argent, c'est-à-dire

(6) L a s. du 13 avril 1823, Auckland Public Library, Nouvelle-Zélande.

(7) L. a s, s d juin 1828 à M de Martignac, copie, Auckland Public Library, Nouvelle-Zélande.

(8) A DUMAS, *Mes Memoires*, t II, chap LXIV

à l'intégration sociale. A « Napoléon ou rien » a succédé « Chateaubriand ou rien » (la gloire) ou « Scribe ou rien » (l'argent). La littérature n'est donc pas une fin, mais un moyen : elle prendra chez Dumas la forme de sa fin. A une littérature « glorieuse » (*Foy*, adaptation d'*Ivanhoe*, de *Fiesque*, *Les Nouvelles contemporaines*) répond une littérature « pécunière » (les vaudevilles, *La chasse et l'amour*, et *La noce et l'enterrement*, écrits en collaboration).

Dumas se prête à la littérature, il se donne à la Littérature, mais « il n'a pas reçu l'éducation de M. Casimir Delavigne qui a été élevé dans un des meilleurs collèges de Paris »⁽⁹⁾. Les deux littératures diffèrent par une généalogie opposée : la littérature non titrée (pas de nom sur l'affiche), peuple ou canaille, apparaît comme proprement ignoble. Dumas, y participant pour ne pas mourir de faim, entreprend simultanément des études qui sont autant de degrés d'une initiation progressive pour rejoindre ses contemporains mieux nés. La culture n'appartient dans la France de la Restauration qu'aux possédants. Les pauvres ne s'aventurent qu'aux « dépens de leur santé peut-être, car tout ce qu'ils apprennent... ils l'apprennent aux heures où les autres s'amuse ou dorment »⁽¹⁰⁾.

De son propre aveu Dumas ne savait rien ; sur les conseils de Lassagne, son sous-chef, il lit tout ce que, mieux né, il aurait dû avoir lu (Eschyle, Sophocle, Euripide, Sénèque, Racine, Voltaire, Chénier ; Shakespeare, Schiller ; Molière, Térence, Plaute, Aristophane ; Corneille, Goethe, Walter Scott, Cooper ; Homère, Virgile, Dante, Ronsard, Mathurin Régnier, Milton, Uhland, Byron, Lamartine, Victor Hugo, André Chénier). Ces noms sont autant de sésames dans l'ascension que le poète veut entreprendre.

L'œuvre à ses débuts tente de rejoindre les modèles. L'adaptation de *Fiesque* (début 1827) est décisive, c'est « une chose importante de son histoire littéraire ».

Dumas a choisi la littérature pour répondre à ses aspirations ; il s'est forgé dans les premières années une arme (la culture). Il peut entrer en lice.

Pauvre, il n'est pas seul, il peut s'appuyer sur Adolphe de Leuven qui, hôte de M. Arnault, avait dès 1820 vu de près le monde littéraire : Scribe, Jouy, L. Arnault, Pichat, et ses régions secondaires : Soulié, Rousseau, Ferdinand Langlé, Théaulon. Il peut développer une stratégie de conquête qui passe par les salons.

Le salon du peintre Léthière qui regroupe des libéraux et des

⁽⁹⁾ A DUMAS, *Mes Mémoires*, t. II, chap. CVI

⁽¹⁰⁾ *Ibid*, t. II, chap. CVII.

bonapartistes, le salon « impérialiste » des Arnault : par une ironie de l'Histoire, le fils demande aide et protection aux thuriféraires de Napoléon qu'il considère comme le bourreau de son père, mais le bonapartisme n'est alors qu'un courant du mouvement libéral et Dumas qui « dès le début de sa carrière... fut l'homme des Orléans » participe en tant qu'orléaniste à la même idéologie ⁽¹¹⁾.

Ces salons libéraux professent un classicisme résolu en littérature ; or Dumas, son admiration pour Lamartine et Hugo aidant, se découvre romantique. Sa conversion doit dater de la création de *La Psyché* (début 1826) qui « fut un admirable moyen pour lui de publier ce qu'il écrivait désormais en prose ou en vers, sans faire imprimer de compte à demi » ⁽¹²⁾ et qui lui fut un excellent point d'ancrage dans la littérature contemporaine. Relevons dans les sommaires de la revue les noms de Mmes Desbordes-Valmore, Delphine Gay, C. de Salm, du comte de Ségur, A. Guiraud, J. Arago, Chênedollé, Amable Tastu, Soumet, Chateaubriand, V. Hugo, F. Soulié, Ch. Nodier... L'offensive vers le cénacle de la défunte *Muse française* montre que Dumas veut se démarquer de ses premiers cercles. Sans doute n'a-t-il encore jamais rencontré ni Hugo, ni Chateaubriand, ni Chênedollé, mais le voisinage de leur nom à côté du sien dans une même revue — outre l'orgueil qu'il procure au débutant — pose des jalons, préfigure l'avenir, son nom (un auteur est d'abord un nom) sort de l'obscurité environné de noms brillants. Ambitieux, Dumas pratique une stratégie de rechange, s'agglutinant à tout groupe qui veut bien l'accueillir... La famille Villenave lui ouvre son salon.

MÉLANIE

Biographie d'une femme de trente ans

En 1827, le destin de Mélanie Waldor est scellé : c'est une femme de trente et un ans, mariée, intégrée dans la bourgeoisie lettrée de la Restauration. Était-elle « loin d'être belle » ⁽¹³⁾ ? La rare iconographie ne permet pas de le décider. Le médaillon de David d'Angers ne la flatte guère, mais le portrait lithographié de Gavarni (1837), la représentant en Gulnare, un poignard au côté, satisfait les canons romantiques. Elle était maigre, si maigre que

⁽¹¹⁾ A. UBERSFELD, Désordre et génie, *Europe*, février-mars 1970.

⁽¹²⁾ A. DUMAS, *Mes Mémoires*, t II, chap CVI.

⁽¹³⁾ *Ibid.*, chap CC

V. Hugo la comparait à un spectre ⁽¹⁴⁾ et Musset à une huître ⁽¹⁵⁾.

Quelques documents permettent d'esquisser la biographie de cette « pauvre femme d'amour et de passion triste » ⁽¹⁶⁾. Lorsqu'elle naît à Nantes le 28 juin 1796, son père, Mathieu-Guillaume-Thérèse Villenave, occupe les fonctions d'instituteur, après avoir été adjoint de l'accusateur public près le tribunal criminel de la Loire-Inférieure et « failli mourir de typhus dans les prisons de Nantes, être fusillé à Ancenis, noyé à Angers et guillotiné à Paris » ⁽¹⁷⁾. En 1798, il est qualifié d'homme de loi : il est « l'avocat ou plutôt le défenseur officieux de Charette, du général Montbrun, de tous les émigrés, de tous les prêtres mis en jugement » ⁽¹⁸⁾. Mme Villenave, malgré quatre grossesses successives, n'a que deux enfants à élever : Mélanie et Théodore, né en 1798. La mortalité infantile sévit.

Les Villenave appartiennent à la petite bourgeoisie intellectuelle de Nantes (instituteurs, commis d'administration). Etouffant sans doute dans ce milieu trop étroit, M. Villenave quitte Nantes à la fin de 1803 pour embrasser à Paris « la carrière laborieuse du savant et de l'homme de lettres » ⁽¹⁹⁾. Il laisse à Nantes femme et enfants, achetant pour eux le 1^{er} ventôse an X le domaine de La Jarrie où Mélanie passe une partie de son enfance et de son adolescence.

Villenave acquiert une certaine notoriété à force « d'activités, de veille et d'énergie » : il rédige *Le Journal des curés ou Mémorial de l'Eglise gallicane* (15 décembre 1806 - 30 décembre 1809), traduit Ovide, entreprend un *Nouvel Abrégé des vies des saints*, d'après Butler, devient un des collaborateurs de la *Biographie universelle* de Michaud, y donnant plus de 300 articles, prépare enfin les éditions complètes de plusieurs écrivains du XVIII^e siècle (Duclos, Marmontel, Thomas).

Mélanie, Théodore et leur mère mènent une vie semi-citadine, semi-champêtre, entre la maison du Cloître-Notre-Dame que leur ont léguée des grand-tantes (Marguerite et Marie Tasset) et La Jarrie. Ils rejoignent quelquefois à partir de 1815 leur père et mari pour de longs séjours à Paris ⁽²⁰⁾. La mort de la meilleure amie, Eliza Maudit, le 5 février 1818, la rupture de fiançailles avec

⁽¹⁴⁾ V. PAVIE, *Œuvres choisies*, 2^e volume, p. 118-119.

⁽¹⁵⁾ A. de MUSSET, *A une muse, Poésie*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 256

⁽¹⁶⁾ M. DESBORDES-VALMORE, *Correspondance intime*.

⁽¹⁷⁾ *Séance extraordinaire de la Société de Morale chrétienne, Discours de Mme Melanie Waldor*, Paris, Imp. de Maulde, 1846

⁽¹⁸⁾ *Ibid*

⁽¹⁹⁾ *Ibid*.

⁽²⁰⁾ Bibliothèque Sainte-Genevieve, fonds F Denis

Aristide Mauduit marquent l'entrée de Mélanie dans l'âge adulte. Elle vieillit. Son mariage est arrangé avec le lieutenant Waldor qui, depuis 1816, est en garnison à Nantes avec le 13^e de ligne. Le 29 mai 1822, il est célébré. Ses trois mois de congé écoulés, Waldor rejoint son régiment désormais stationné à Montauban ; Mélanie ne le suit pas (« Je n'ai jamais quitté, même à l'époque de mon mariage, le foyer paternel ») ⁽²¹⁾. La famille s'installe définitivement au 84 de la rue de Vaugirard.

L'arrivée de Mélanie et de Mme Villenave, « petite vieille fort gracieuse, fort spirituelle et fort instruite dans le monde, mais fort grognon dans l'intimité » ⁽²²⁾, dérange sans doute la vie de Villenave qui « rédige le matin *La Semaine* (1824-1825)..., écrit une foule de notices pour l'*Encyclopédie des gens du monde* et la *Galerie des hommes utiles*... et le soir fait à l'Athénée un cours d'histoire littéraire de France » ⁽²²⁾. Il s'enferme dans son cabinet au milieu de ses livres, de ses manuscrits, de ses objets d'art, s'adonnant à sa passion de collectionneur.

Chaque soir le salon est ouvert aux amis. Situé au premier étage, « c'était un carré long ayant à chacun de ses angles une console supportant un buste » ⁽²³⁾. L'urne en bronze dans laquelle avait été enfermé le cœur de Bayard, un paysage du Lorrain, des portraits, un ameublement en velours d'Utrecht avec des « grands canapés à bras blancs et maigres comme des bras de bossu » complètent le décor.

D'après la correspondance, les habitués appartiennent pour la plupart à la Société philotechnique et à la Société de Morale chrétienne — qui regroupaient des savants, des hommes de lettres et des artistes plutôt rationalistes, ne s'opposant pas à l'innovation prudente en matière esthétique malgré un classicisme bien marqué (O. Leroy, Viennet, Tissot). Sur le fond un peu gris et terne du salon, on peut distinguer Ferdinand Denis, « lourd et ennuyeux » ⁽²⁴⁾, Pongerville, « sot, prétentieux et absurde, tranchant du grand politique » ⁽²⁵⁾. Les enfants Villenave attirent quelques figures moins guindées, Théodore, ses amis Fontan et Cordellier-Delanoue, « si bon et si lourd, si singulier avec son œil et sa forêt de cheveux » ⁽²⁶⁾ : Mélanie, ses amies (Esther, Mme Lecaplain, Laure) et ses soupirants (Belmontet, Trobriand).

⁽²¹⁾ M. WALDOR, *Pages de la vie intime*, Dumont, 1836, vol II, p. 291.

⁽²²⁾ A. DUMAS, *Mes Mémoires*, chap CXV.

⁽²³⁾ A. DUMAS, *Mes Mémoires*, chap CXVI.

⁽²⁴⁾ A. FONTANEY, *Journal intime*, p. 34, 13 et 11.

⁽²⁵⁾ *Ibid.*

⁽²⁶⁾ *Ibid.*

Le roi du salon, M. Villenave, a « quelque chose de tyrannique dans le caractère... une fois qu'on a franchi le seuil de son salon, il ne permet pas que l'on ait, sur quelque chose que ce soit, une autre opinion que la sienne » (27). Heureusement il paraît peu, laissant à la vice-reine, Mme Waldor, le soin de mener la conversation, de proposer et d'animer les jeux (le secrétaire, les romans).

Le mardi 3 juin 1827, c'est dans ce salon que pénètre A. Dumas. « Cette famille qu'il ne connaissait pas deux heures auparavant... allait, pour deux ou trois ans, presque devenir la sienne et le chemin... de la rue du Faubourg-Saint-Denis à la rue de Vaugirard, il le ferait à l'avenir tous les jours deux fois » (28).

La chute

Mélanie, aimée froidement par son mari, a certes connu des émois extra-conjugaux, mais sa vie est pure. Elle ne fuit pas comme l'Adèle d'*Antony*, mais elle résiste, elle repousse d'abord avec énergie « l'idée que son amitié pour Dumas pût devenir autre chose ». Pourtant, le 12 septembre, elle « détache de son sein un bouquet mi-fané » et « ose l'abandonner à la bouche brûlante » de son soupirant, un bouquet de géraniums, sa fleur préférée. Mélanie fait des aveux complets. Le 23 septembre, elle se donne dans une chambre louée pour l'occasion ou dans un fiacre.

Considérée d'un œil froid, la liaison qui débute n'est que celle d'une femme mariée et d'un employé de bureau à la fin de la Restauration. Le temps leur est chichement imparti, tout lieu autre que clandestin interdit. Dumas abat sa besogne administrative de dix heures du matin à cinq heures du soir, du lundi au samedi. Il y a des aménagements : il quitte son travail avant l'heure, il invente certains motifs d'absence et se libère quelquefois un jour ouvrable. Mais il faut encore défalquer sur les instants que Dumas peut consacrer à sa passion amoureuse les repas, les déplacements dont trois adresses donnent l'ampleur : 53, rue du Faubourg-Saint-Denis (domicile : repas, coucher), 84, rue de Vaugirard (domicile de Mélanie : soirée), 216, rue Saint-Honoré (travail).

Le temps qui reste — la soirée et la nuit — n'appartient pas plus aux amants ; le mari est certes absent mais la tutelle maritale

(27) A. DUMAS, *Mes Mémoires*, chap CXVI.

(28) *Ibid.* Dumas est vite apprécié par M. Villenave : « Parmi nos fidèles [du vendredi] est un jeune homme d'un vrai talent, le fils du général Alexandre Dumas ; c'est un poète facile et brillant qui se croit romantique et qui ne l'est pas : il dit et ne lit jamais en public ; sa mémoire est prodigieuse : elle a retenu 30 ou 40 000 vers... » Lettre inédite à Constance de Salm [14 juillet 1827], Musée du Vieux-Toulon (obligeante communication de M. R. Bied)

est passée aux hommes de la famille qui exercent une double surveillance. Mélanie doit vivre comme si le bouleversement de la passion n'existait pas, élever sa fille, se plier à ses obligations mondaines. Les moments de bonheur sont comptés : le matin entre le petit déjeuner et le bureau, le soir entre la sortie du bureau et le salon Villenave, certains dimanches. Encore faut-il se ménager des lieux secrets (la « petite chambre ») et des complicités pour jouir des « délices de leurs petits déjeuners » et de ces baisers « qui brûlent, qui correspondent par tout le corps, qui font frissonner » ⁽²⁹⁾. Ces moments, « vol fait aux anges », sont surtout dérobés à la société et à ses lois qui refoulent la sexualité dans les garnis et les fiacres, qui l'acceptent alors pourvu que ni le travail, ni la vie familiale et mondaine n'en soient lésés.

S'ils peuvent être « heureux dans l'isolement du monde », ils sont contraints à un double langage qui ne fonctionne que de lui à elle, d'elle à lui. Le monde qui les entoure est nié, « ombres chinoises » exclues de la parole. Le géranium, les meubles, le petit pupitre, l'écharpe, l'album sont chargés de signifier l'amour. Concurremment s'élabore un langage gestuel (« Tu me donneras ce soir une seconde leçon de signes, il faut absolument que nous apprenions à parler facilement ainsi » ⁽³⁰⁾).

La correspondance qui suit n'a à son origine d'autre mission que ces objets ou ces signes : elle se substitue à une parole condamnée pour affirmer l'amour interdit parce que adultère et manifester la révolte de l'individu contre l'ordre social.

CORRESPONDANCE I

L'essai de datation que nous avons entrepris découvre le caractère très fragmentaire de la correspondance subsistante (56 lettres de Dumas à Mélanie, 11 lettres de Mélanie à Dumas) et l'ordonnance de ces lettres autour de deux événements : les débuts de la passion (septembre-décembre 1827) et son agonie (juin-octobre 1831 : 44 lettres).

Les premières lettres participent à un code secret plus large qui a fonction d'affirmer (l'amour) et non d'informer comme il est d'usage pour une correspondance qui d'ordinaire réunit par-delà espace ou contrariétés deux personnes empêchées de se voir. Or, Mélanie et Alexandre se rencontrent chaque soir, peuvent se

⁽²⁹⁾ *Correspondance*, lettre 7 1c1, p. 47.

⁽³⁰⁾ *Correspondance*, lettre 10 1c1, p. 53.

parler, mais la présence de tiers les cantonne dans un discours officiel : les lettres sont donc la réalisation d'un dialogue impossible.

Lorsque Dumas loue une « petite chambre », la correspondance perd ce sens premier. L'expression de l'amour peut se donner libre cours. Si elle continue, il faut sans doute y voir le respect d'un rite qu'avait secrété l'amour dans ses temps d'épreuves et qui, désormais inutile, ne vise qu'à sa conservation. Une liturgie privée s'institue : l'amant et l'amante se remettent, à chaque rencontre, des lettres qui ne peuvent qu'être redondances après les paroles échangées.

Seule ce qu'on pourrait appeler « la tension littéraire » rend compte de ces textes. L'employé de bureau a publié des poésies fugitives, la femme mariée appartient à une famille de gens de lettres. Leur rêverie fait miroiter une métamorphose où ils seraient « tels deux cygnes... laissant tour à tour sur le monde tomber un chant délicieux »⁽³¹⁾. L'amour est aussitôt saisi par l'écriture, n'existe plus que pour être exprimé, voire imprimé.

La correspondance garde trace de son origine : elle est rarement signée, la destinataire vaguement nommée, les tiers désignés par une initiale. Les lettres peuvent être interceptées. Leur clandestinité même les ancre d'autant plus dans l'espace littéraire. L'aliénation des amants se traduit par une perte d'identité. Qui écrit ? personne, les lettres ne sont pas signées. A qui écrit-on ? à une certaine Mélanie, prénom fort répandu. Alexandre et Mélanie rejoignent dans l'anonymat leur archétype. Dumas n'est plus Dumas, mais sa tentative de retrouver dans l'écriture ses modèles ou plutôt les modèles de tous ses contemporains : Childe Harold, Werther, Franz ; Mélanie, dont la voix n'est malheureusement présente que par son écho dans les lettres de son amant, perd elle aussi son identité : elle est une héroïne de son temps, la mal mariée qui, sous l'empire de la passion, rompt ses devoirs.

Le héros, mû par sa seule énergie, découvre les structures pétrifiées de la morale tandis que la femme aimée est partagée entre son amour et son respect pour les valeurs de son milieu. Il tente d'entraîner sa maîtresse vers l'espace de la désintégration sociale. L'éthique judéo-chrétienne postule une vérité révélée : il nie Dieu pour anéantir tout précepte, le ciel est vide et la religion l'œuvre de « faiseurs imbéciles » ... Tout est donc permis, et en particulier le désordre des passions. Il prêche la révolte contre le monde ; contre le père d'abord qui exerce un pouvoir tyrannique ; contre la société, monde de « marionnettes », de « préjugés », de « concessions ».

(31) A. DUMAS, *Réverie, Préludes poétiques*.

Cette insurrection contre les valeurs du siècle devrait conduire le rebelle à une rupture avec la société... si elle n'était d'essence littéraire. Chateaubriand, pair, ministre et ambassadeur, Goethe, conseiller aulique, Hugo, renté de la Monarchie, indiquent une voie vers la réussite : celle de l'enfant prodigue que la société maternelle accueille d'autant mieux que ses écarts ont été plus grands. Les premières lettres à Mélanie prônent le dérèglement, le démantèlement de la famille, le désordre tout en souhaitant secrètement un retour à l'ordre dans lequel l'écrivain Dumas trouverait naturellement une place glorieuse. Les blasphèmes et les anathèmes ne sont qu'une étape transitoire avant que ne soit reconnu le génie qui confère l'immunité. La révolte, elle aussi, ressort de la stratégie des salons que Dumas développe alors.

Dès 1827, l'ambition vague s'est précisée, la chaîne des relations conduit au baron Taylor, commissaire royal de cette bastille littéraire, le Théâtre-Français. La scène est vide malgré les semi-réussites de Casimir Delavigne. Dumas dirige ses efforts vers sa conquête.

L'adaptation de *Fiesque* de Schiller affirme une ambition aussi sociale que littéraire : l'employé de bureau qui fréquentait la bohème artiste pour grappiller, dans des pièces écrites en collaboration, les quelques sous nécessaires à la subsistance d'un fils étourdi mis au monde se place en posture d'écrivain. Mélanie, première inspiratrice, est également le premier critique : elle apporte les premières assurances d'ordre privé que le public ratifie à la représentation d'*Henri III et sa cour* (10 février 1829).

Le statut social de Dumas se modifie après ce triomphe. L'employé de bureau peut revendiquer et obtenir la sinécure de bibliothécaire adjoint du duc d'Orléans ; la révolte sociale sans objet se dégrade en tendance politique ou *desiderata* moraux ; le satanisme qui devait tant à Byron et s'attaquait plus à la religion garante de la société en place qu'à Dieu tombe en deshérence.

L'écrivain se nourrit de ses métamorphoses : l'insurrection contre Dieu et la société se coule dans le moule de l'œuvre, en devient le thème (« Tu retrouveras bien des choses de notre vie dans *Antony*... Quant à *Antony*, je crois que personnellement on le reconnaîtra, car c'est un fou qui me ressemble beaucoup »⁽³²⁾.) « Qui me ressemblait beaucoup » eût sonné plus juste : Antony, c'est Alexandre mais trois ans après. La vie n'est pas l'œuvre mais sa matrice. Aussi ne faut-il pas supposer Dumas essayant sur la

(32) *Correspondance*, lettre 28, p. 90.

malheureuse Mélanie les effets du drame qu'il projette, mais plutôt rameutant pour l'écriture d'*Antony* des souvenirs, relisant ces lettres que les amants avaient resserrées dans des boîtes.

CORRESPONDANCE II

Un couple reconnu

La correspondance s'interrompt à la fin de 1827. Le secret de la passion a été trahi. Soutenus par Mme Villenave, les amants résistent, des négociations s'engagent. L'adultère est reconnu pourvu qu'il soit sans scandale, une existence officieuse lui est concédée, mais un voile d'hypocrisie doit le dissimuler. Mélanie conquiert ses droits à la liberté, Dumas acquiert ceux d'amant en titre què justifie la perpétuelle absence du commandant Waldor. L'existence semi-conjugale explique l'arrêt de la correspondance, qui par ailleurs n'a plus guère de fonction littéraire : une fois *Christine à Fontainebleau* composée et reçue, Dumas n'écrit plus que pour le public. La gloire de l'amant coïncide avec l'émancipation de Mélanie : elle quitte le toit paternel, s'installe rue Cassette d'abord, puis au 5, rue de l'Ouest, où elle ouvre un salon « de second ordre où les petits poètes gazouillaient... Dumas y régnait... il y recrutait, avec l'irrésistible attraction de ses récits, l'entrain cordial de son langage..., des séides de ses œuvres, des boute-feux de sa popularité grandissante, des prôneurs de ses représentations à venir »⁽³³⁾. Leur vie épouse le cours des essais théâtraux de Dumas (triomphe d'*Henri III et sa cour*, naissance difficile d'*Edith*, refonte de *Christine*). Les portes des salons s'ouvrent grand devant le jeune auteur : l'Arsenal où il devient l'un des commensaux habituels de Nodier, rue Notre-Dame-des-Petits-Champs où Hugo lui réserve une place à son ombre. Mélanie se glisse à sa suite, pâle et légèrement excentrique, elle danse, joue la comédie, lit quelques-uns des vers qu'elle a composés. La littérature, qui lui avait donné un amant, le lui enlève : les femmes du monde et du demi-monde, les actrices accueillent plus favorablement les hommages d'un jeune auteur à la mode que d'un obscur bureaucrate. Elle est jalouse « avec démençe »⁽³⁴⁾. Dumas fut pour elle l'initiateur : après avoir subi sa sexualité dans la douleur et l'indifférence, elle a découvert le plaisir dans la culpabilité et l'angoisse. Elle

⁽³³⁾ V. PAVIE, *Œuvres choisies*, 2^e volume, p 118-119.

⁽³⁴⁾ M. WALDOR, *La Jalousie*, *Poesies du cœur*.